Pour mémoire, les cinémas arabes, la Corée et la Bengale

Autor(en): **Michel, Vincent**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Film : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): **- (2000)**

Heft 8

PDF erstellt am: **01.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-932562

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Pour mémoire, les cinémas arabes, la Corée et le Bengale

«Borges, los libros y la noche» de Tristan Bauer

En accord avec son but premier – promouvoir un dialogue véritable entre les cultures –, le Festival de Fribourg conçoit avec une égale profondeur ses sections parallèles dont les thématiques exigeantes interpellent souvent très fortement le spectateur.

Par Vincent Michel

Fer de lance de ces à-côtés indispensables, «Les cinémas arabes» – programme mis sur pied par l'ancien directeur de Trigon-Film, Bruno Jaeggi – va sans nul doute créer l'événement. Ce sera en effet l'occasion ou jamais de voir ou revoir une vingtaine de chefs-d'œuvre dont plusieurs sont encore inédits ou n'ont fait qu'un passage éclair à l'époque de leur sortie en Suisse. A l'heure des intégrismes qui n'apprécient guère le cinéma, il importe de prendre conscience des richesses des cinématographies arabes (Algérie, Égypte, Irak, Koweit, Liban, Palestine, Soudan, Syrie, Tunisie). Couvrant près de cinquante ans de production, cette anthologie s'efforce de cerner les courants, parfois contradictoires, qui travaillent les «films du désert» – valorisation de l'identité culturelle arabe (Nacer Khemir), réalisme social (Salah Abou Seif, Kamal Selim), mise en légende des indépendances (Lakdhar-Hamina Mohamed), travail du deuil des espoirs de justice nés avec ces mêmes indépendances (Youssef Chahine, Tewfik Saleh), etc.

«Les cinémas arabes»

Gageons que pour beaucoup, ce «panorama» va constituer une vraie découverte. Il contribuera sans doute à battre en brèche certains préjugés distillés par une médiatisation unilatérale de la récente actualité: oui, un jour, il y eut du cinéma (et quel cinéma!) dans des pays comme l'Irak ou la Syrie, ainsi qu'en témoignent les œuvres clés de Hosni Kariman, Nabil Maleh et le très méconnu Mohammad Choukri Jamil dont «Les assoiffés», («Al-Zâmium», 1972) touche au sublime! Parmi tous ces trésors, qu'il faut à tout prix sauver des sables de l'oubli, figure un moyen métrage soudanais aussi inédit qu'extraordinaire, «La dislocation de l'ambre» («Intiza'u al-kahrman», 1975) de Hussein Shariffe, qui compose un poème cinématographique sans pareil à la gloire de la ville de Suakin, autrefois puissante, aujourd'hui abandonnée à tous les vents… A l'image des cinémas arabes?

«Les documentaires de résistance coréens»

La réunification de l'Allemagne a rejeté un peu plus dans l'oubli deux régions du monde qui ont subi et subissent encore les effets terribles d'une partition arbitraire: le Bengale et la Corée. Les films présentés dans les sections respectivement intitulées «La partition du Bengale» et «Les documentaires de résistance coréens» sont là pour nous le rappeler. Malgré la paix et le retour de la démocratie (en 1987), la Corée du Sud est toujours officiellement en guerre contre son voisin du Nord. Sur le plan intérieur, les conflits suscités par une course effrénée au développement économique (qui fait peu cas de l'individu) ne manquent pas non plus.

Inspirés par les collectifs de cinéma qui œuvraient clandestinement sous la dictature, de jeunes cinéastes et vidéastes documentaristes ont pris délibérément parti et mettent leur matériel et leur savoir-faire au service des victimes de la globalisation à outrance ou de l'oubli d'un passé honteux trop vite effacé. En résultent des documents de résistance qui témoignent de façon passionnée (et parfois très interventionniste) de causes, souvent perdues. Le plus passionnant de tous ces documentaires engagés, «Abattre le soleil avec des chants» («Noreroh Teyang eul Ssodha», 1999) de Cho Jai-Hong, relate la poignante opposition des milieux cinématographiques à la libéralisation de la distribution en Corée du Sud. Jusqu'en juillet 1998, le cinéma sud-coréen était en effet protégé par une loi qui fixait un quota de films étrangers (donc américains) par écran.

«La partition du Bengale»

Le 3 juin 1947, par la faute de politiciens et de fanatiques religieux, le Bengale, qui formait pourtant une entité culturelle à part entière, s'est retrouvé scindé et réparti entre l'Inde et le Pakistan oriental (devenu aujourd'hui Bangladesh). De part et d'autre de cette frontière arbitraire, des millions de personnes connurent alors un exode meurtrier – causant des millions de morts – qui hante encore les mémoires des survivants. Avec le concours du cinéaste de Calcutta, Buddhadeb Dasgupta (membre du jury de Fribourg l'an passé), le festival propose une sélection de films qui évoquent ce terrible événement.

Deux des œuvres présentées sont signées par l'immense Ritwik Ghatak qui, en qualité d'intellectuel engagé, fut particulièrement affecté par la partition de son pays, au point que tous ses films, d'une façon ou d'une autre, se font l'écho des répercussions de ce «passé qui ne veut pas passer». Des six films proposés, seul «Chitra nadir pare» («La rivière Chitra coule tranquille», 1999) de Tanvir Mokammel a été réalisé au Bangladesh. Côté Bengale Occidental, ce n'est qu'en 1975 que le thème du schisme est abordé de manière frontale avec «Les déracinés» («Chinnamul») de Nemai Gosh. A noter que le superbe «Ombres et pénombre» («Karvaan») de l'Indien Pankaj Butalia, qui est présenté en compétition, traite aussi de cette tragédie. ■